Document généré le 17 avr. 2024 03:16

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Essais

Numéro 72, automne 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/19293ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1998). Compte rendu de [Essais]. *Nuit blanche*, (72), 33–47.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LIRE GENET
UNE POÉTIQUE DE LA DIFFÉRENCE
Mairéad Hanrahan
Presses de l'Université de Montréal / Presses universitaire de Lyon, 1997, 236 p. ; 26 $

GENET LE JOUEUR IMPÉNITENT
Alain-Bernard Marchand
Les Herbes rouges, Montréal, 1997, 235 p. ; 16,95 $

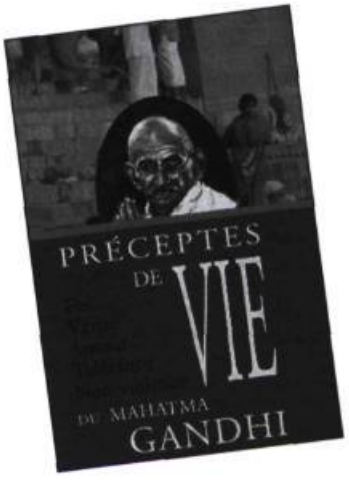
Plusieurs ouvrages sont venus s'ajouter l'an dernier à la critique de l'œuvre de Jean Genet. En voici deux qui ne brillent pas par leur originalité mais qui proposent à tout le moins des lectures attentives dégageant certains aspects fondamentaux de l'œuvre.

Les essais de Mairéad Hanrahan et d'Alain-Bernard Marchand partent en fait du même présupposé, à savoir que le travail de Jean Genet se fonde essentiellement sur une pratique du mimétisme et de la théâtralisation. On soulignera qu'il s'agit là d'un truisme et on aura raison. Le malheur est que ce ne sera pas le dernier. Le lecteur apprend par exemple, dans l'introduction de ***Lire Genet***, que notre auteur est conscient du fait que la fiction diffère de la réalité et que le désir implique une relation à l'autre. Dans ***Le joueur impénitent***, la révélation est tout aussi forte : Genet refuse le simple reflet du monde visible.

Sans ouvrir de nouvelles pistes de lecture, les analyses, dans l'un et l'autre cas fort minutieuses, réussissent toutefois à échapper à la tentation biographique et à approfondir plusieurs hypothèses déjà en circulation en partant d'un corpus distinct. Alors que le premier essai traite du ***Miracle de la rose*** et de ***Querelle de Brest*** en se donnant comme une greffe du célèbre ***Glas*** de Derrida, le second traverse l'ensemble des textes dramatiques en insistant sur la nécessité de distinguer le personnage du rôle, une définition opératoire de celui-ci permettant de mieux saisir les enjeux de la sémiotique protéenne qui se développe de ***Haute surveillance*** jusqu'à ***Paravents***. Si c'est la question de la différence sexuelle et homosexuelle telle qu'elle s'inscrit dans la matérialité de la langue qui retient l'attention de Mairéad Hanrahan, c'est plutôt le trajet conduisant à la fixation mortelle de l'image que retrace Alain-Bernard Marchand sur un ton scolaire parfois agaçant.

Bref, ces contributions à la connaissance de l'œuvre de Jean Genet méritent d'être retenues davantage pour les nombreux détails qu'elles révèlent que pour la force des hypothèses qui les guident. D'Alain-Bernard Marchand, je retiens surtout (malgré un simplisme caricatural qui l'amène à parler de la « mégalomanie phallique » de l'écrivain !) la perspicacité de la mise en lumière de la technologie de l'artifice (la voix, les costumes, les corps, le fonctionnement des didascalies, etc.) et, de Mairéad Hanrahan, l'aisance à jouer des paradoxes pour faire surgir de la peau des glissements de langues et de sexes.

Michel Peterson



PRÉCEPTES DE VIE DU MAHATMA GANDHI
Henri Stern
Presses du Châtelet, Paris, 1998, 155 p. ; 24,95 $

On reconnaît à la *grande âme* que fut Gandhi un rôle essentiel dans l'accession de l'Inde à l'indépendance. Le recueil des préceptes de vie du Mahatma, une centaine de courts textes, que les Presses du Châtelet présentent sous une couverture assez hideuse, est un choix d'Henri Stern, chargé de recherches au C.N.R.S., qui signe un avant-propos brouillon dont le seul intérêt est le titre, assez bien trouvé : « Gandhi, ou le yoga de la citoyenneté ». On est surpris de lire sur la bande entourant l'ouvrage que nous devons à l'homme politique indien « des notions aussi modernes que la ' non-violence active 'ou la ' désobéissance civile '. Apôtre de l'*ahimsa* (en sanscrit : ' absence de *désir* de tuer ' » , l'avocat indien formé en Angleterre connaissait évidemment l'essai de Thoreau... Certaines des idées de ce personnage paradoxal qu'est Gandhi semblent désuètes et saugrenues : il a l'agriculture comme idéal et se méfie des intellectuels et de l'instruction – ce qui rappelle la colère de ses fils à qui il a refusé une éducation supérieure comme il le raconte lui-même dans son autobiographie publiée en 1927. Par contre, l'homme étonne par sa tolérance religieuse et son respect des femmes. La grandeur de Gandhi aura surtout été d'avoir constaté l'imperfection de toutes les religions, d'avoir reconnu le fait que sa propre religion, l'hindouisme, était ternie par une tare, l'existence de castes dont surtout celle des intouchables, et d'avoir osé contester en rebaptisant *Harijan* (c'est-à-dire *Enfants de Dieu*) les hors-castes considérés comme impurs depuis des millénaires et dont la dignité nouvelle allait permettre à l'Inde de recouvrer sa propre dignité.

Yolande Villemaire

ROSE AUSLÄNDER
DES CONTRÉES DE FUMÉE NOIRE
Collectif
Liberté, vol. 40, nº 1, février 1998, 137 p. ; 6 $

Rose Ausländer est née en 1901 à Czernowitz (aujourd'hui : Tchernovtsy), en Bucovine (comme Paul Celan, d'ailleurs, qui appréciait beaucoup ses poèmes), aux confins de l'empire austro-hongrois, où, selon elle, « les carpes se taisaient en cinq langues », comme le rapporte Lothar Baier dans son récent ouvrage ***À la croisée des langues, Du métissage culturel d'est en ouest*** (Actes Sud / Leméac, 1997). Région multiculturelle par excellence, de laquelle la poétesse disait plus tard : « Vous me demandez pourquoi j'écris ? Peut-être parce que je suis née à Czernowitz, parce que le monde y venait à ma rencontre. Ce paysage particulier. Ces gens particuliers. Il y avait des contes de fée et des mythes en l'air, on les respirait. Czernowitz, avec ses cinq langues, était une ville des muses ; ici vivaient bon nombre d'artistes et de poètes, d'amateurs d'art, de littérature, de philosophie. » Comme Paul Celan (qui se suicidera en 1970, à Paris), Rose Ausländer est issue de l'intelligentsia juive de langue allemande. Margit Reimer, dans son excellente introduction à l'œuvre de Rose Ausländer, dans ce numéro de ***Liberté***, souligne que « le destin juif et sa dichotomie ' intégration / exclusion ' étaient présents dès

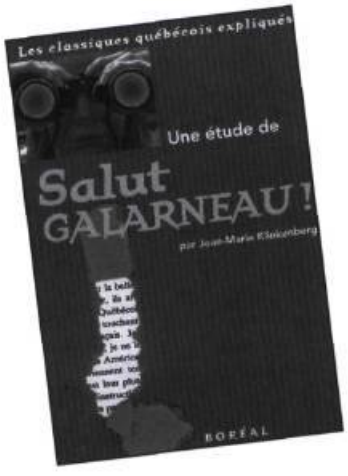
l'enfance ». Ce destin se reflète dans le choix des poèmes (en allemand, avec la traduction française) auxquels la revue alloue une large place.

Le destin de cette femme, ballottée entre les cultures et les continents européen et américain, préfigure celui de millions d'autres à la fin de notre siècle – même son nom, *Ausländer* : étranger, indique le déracinement. Rose, née Scherzer, garde ce nom, même après son divorce, peut-être parce qu'il lui semblait incarner son destin. Quand, à la suite de la mort du père, elle émigre en 1921 aux États-Unis, où elle travaille comme employée de banque, Rose Ausländer mange le pain amer des apatrides. Revenue à Czernowitz dix ans plus tard, pour prendre soin de sa mère malade, elle gagne sa vie en enseignant l'anglais. C'est l'arrivée des troupes nazies et sa (sur)vie dans le ghetto qui la poussent à écrire. Dans un célèbre passage, elle dit de cette période : « Parce que nous nous savions condamnés à mort, nous autres juifs avions un énorme besoin de consolation. Et pendant que nous attendions la mort, plusieurs d'entre nous survivaient grâce aux mots du rêve – ces mots devenaient notre foyer blessé dans un monde sans patrie. Écrire, c'était vivre. C'était survivre. » Sans ses poèmes, Rose Ausländer n'aurait pas supporté son destin. Après la Seconde Guerre, elle a failli devenir muette, puisqu'il lui semblait impossible de continuer son œuvre dans « la langue des assassins » (Th. W. Adorno avait dit, en 1949, qu' « après Auschwitz écrire de la poésie est barbare »), surtout après la mort de sa mère, en 1947. Avec la disparition de la mère se rompt le lien avec Vienne, et la culture de langue allemande. Quand, une douzaine d'années plus tard et après un nouveau séjour aux États-Unis, Rose Ausländer rencontre de nouveau Paul Celan, elle est confrontée à la poésie de langue allemande de l'après-guerre. Elle se remet à écrire, s'installe finalement à Düsseldorf, à la Maison Nelly-Sachs (une autre célèbre poétesse allemande d'origine juive), où elle meurt en 1988.

Les traductions fidèles de Michel Lemercier des 31 poèmes choisis (d'un corpus d'environ 3 500) permettent au lecteur francophone d'entrevoir non seulement des couleurs nouvelles, mais de suivre un destin presque indicible, concentré dans des vers comme ceux-ci, et qui n'ont besoin d'aucun commentaire : « Moi la survivante / de l'horreur / avec des mots / j'écris la vie. » Ou encore : « Je n'ai aucun respect / pour le mot Dieu / Mais un très grand respect / pour le Verbe / qui me créa / pour que j'aide Dieu / à créer le monde. »

Hans-Jürgen Greif

UNE ÉTUDE DE *SALUT GALARNEAU !*
Jean-Marie Klinkenberg
Boréal, Montréal, 1997, 127 p. ; 12,95 $



Bien connu pour ses nombreux travaux sur la linguistique, la sémiotique et la rhétorique, Jean-Marie Klinkenberg signe ici une pertinente étude du roman-journal ***Salut Galarneau !*** de Jacques Godbout. Il procède *grosso modo* selon la double approche critique « historisante » (ou « biographiste ») et « immanente », qu'il suggère par la suite comme sujet de dissertation.

Ainsi, des données bio-bibliographiques nous présentent d'abord l'homme, Jacques Godbout, puis situent l'œuvre, ***Salut Galarneau !***, dans le contexte socio-littéraire québécois. Jean-Marie Klinkenberg décrit ensuite la forme (diariste) et le sous-genre (*Bildungsroman*, ou roman de formation) du livre et s'attache à son paratexte, c'est-à-dire à « l'ensemble des éléments – titre, préface, etc. – préliminaires au texte » : il s'agit en l'occurrence de la dédicace, de l'épigraphe et du titre. Abordant en second lieu l'« étude de l'œuvre », l'essayiste passe en revue les nombreux thèmes du roman, dont celui de la « vécriture », puis s'attarde à des considérations formelles : la double narration du journal intime de François Galarneau, le héros principal, les distorsions dans le découpage dudit journal, les marques de l'énonciation, la québécitude et l'oralité de la langue du roman, son aspect « bric-à-brac », le ludisme et le carnavalesque de son écriture.

Jean-Marie Klinkenberg ne se fait pas faute d'employer les concepts allemands de *Bildungsroman* et de *kitsch*, ou encore le métalangage genettien (« narration intercalée » et « postérieure », narrateur « autodiégétique », « seuils », « focalisation », « temporalité ») ou bakhtinien (le « carnavalesque »), mais il le fait avec un minimum d'explications ; il ne s'encombre donc pas de longs éclaircissements théoriques qui pourraient rebuter une partie du public auquel il s'adresse, à savoir les « professeurs de français de tout niveau » (quatrième de couverture) et, partant, leurs élèves. Sans doute est-ce pour cette raison qu'il n'aborde pas le postmodernisme, dont il relève pourtant certaines traces dans son étude (l'autoreprésentation, l'intertextualité…) et qu'il évite l'utilisation de la rhétorique du « Groupe mu », dont il est l'un des concepteurs, en parlant des nombreux calembours et des comparaisons « inventives et jubilantes » du roman.

Jean-Guy Hudon

DE MÊME QUE QUELQU'UN SE TIRE UNE BALLE DANS LA TÊTE PAR PEUR DE LA MORT, JE DEVINS COUPABLE À CAUSE DE MON SENTIMENT DE CULPABILITÉ
Ginette Pelland
La Pleine Lune, Lachine, 1997, 304 p. ; 24,95 $

Le sentiment de la faute est peut-être plus présent que jamais dans nos vies. Les hommes et les femmes vivent avec l'idée qu'il y a quelque chose qui cloche dans leur humanité. Je ne suis pas aimé parce que je ne suis pas aimable. Le bonheur n'est pas au coin de la rue, il est profondément enfoui en nous et je refuse de le reconnaître lorsqu'il s'échappe de moi pour s'installer dans le réel.

Cet essai de Ginette Pelland tente justement de mieux cerner les effets dévastateurs du sentiment de culpabilité dans l'humain. Elle est philosophe et psychanalyste. Freud est donc au rendez-vous. Un Freud complexe mais cette fois très clair. Un Freud rendu accessible par l'écriture de l'essayiste.

La raison habille parfois l'ignorance. Pour mieux comprendre les mécanismes de la culpabilité, la raison devrait s'habiller d'intelligence. La raison doit être un outil au

service de l'humain et non pas contribuer à en faire un être malhabile et maladroit.

Il y a toujours, derrière une culpabilité, un manque d'amour, un trop peu d'amour, un trop plein d'amour. La culpabilité est souvent un héritage des parents. Ce n'est certainement pas quelque chose qui se fabrique dans la solitude. On reçoit la culpabilité en héritage, comme on reçoit un cadeau empoisonné.

Ginette Pelland invite Nietzsche, Poe et Dostoïevski à participer à son projet de mieux saisir le sentiment de la faute. La littérature est un lieu de réflexion. La littérature nous offre des cas. L'être humain n'est pas si heureux qu'on voudrait nous le faire croire. Le bonheur ne nous vient pas facilement. Il est une construction fragile. La culpabilité est envahissante. On ferme la porte d'une chambre et dans le noir de la nuit un enfant construit son échec amoureux.

Un très bel essai. À lire lentement. À relire tout aussi lentement.

Marc Chabot

JOURNAUX 1914-1965
Raymond Queneau
Édition établie par Isabelle Queneau
Gallimard, Paris, 1996, 1 240 p. ; 76 $

Journaux 1914-1965 rassemble divers types de journaux qui ont été retrouvés parmi les papiers personnels de Raymond Queneau après sa mort en 1976 : outre de multiples fragments, le « Journal du Havre » (journal d'adolescence), le « Journal d'un jeune homme pauvre » (journal de la vingtaine), le « Journal de guerre » (le seul qui ne soit pas inédit), « Une campagne de rêves » (journal dans lequel Raymond Queneau avait consigné des notes sur son auto-analyse, avant de commencer une psychanalyse). Ces titres, qui tendent à établir des étapes autobiographiques précises, ne masquent pas pour autant la profonde cohérence du parcours intellectuel de celui qui faisait ainsi son « portrait » à 19 ans : « Accidents mystiques et crises de désespoir ; souci de métaphysique ; désir de sciences (mathématiques), d'érudition (bibliographies, histoire), de langues (cosmopolitisme) ; goût des voyages, de l'autre et du divers ; amour du réel, poésie, vie quotidienne, objets. Inquiétude du total, souci du complet, du tout, de la somme parfaite. » Tout Raymond Queneau s'y trouve déjà, qui allait brillamment mener de front, à l'instar de Louis Aragon, une œuvre poétique et une œuvre romanesque, devenir membre à la fois de la Société de mathématique et du Collège de 'Pataphysique, directeur de l'Encyclopédie de « La Pléiade » chez Gallimard... Dans l'ensemble, je crois pourtant que les journaux du père de Zazie, tout en style télégraphique, consignent davantage d'anecdotes, de soupers, de sorties, que de véritables réflexions, ce qui n'est pas forcément inintéressant, bien sûr, ni moins pertinent : le journal est peut-être le genre littéraire le moins codifié. C'est à prendre ou à laisser, il n'y a pas de bons modèles, même si certains citeraient la forme narrative du journal intime de Gide, qui n'a d'ailleurs rien à voir avec les journaux de Raymond Queneau. Bref, ces journaux n'ajoutent rien de particulièrement consistant à l'édifice *quenien*. À eux seuls, ils ne seraient pas parvenus à s'imposer. L'on reviendra donc aux romans, remarquables, en songeant à cette hypothèse réjouissante du diariste : « [L]e journal évite-t-il l'autobiographie dans le roman ? Alors tant mieux. »

François Ouellet

L'HOMME DESCEND DE L'OURSE
Serge Bouchard
Boréal, Montréal, 1998, 219 p. ; 19,95 $

Voilà un petit livre que j'ai mis beaucoup de temps à lire, qui ne se résume pas, qui n'a pas de thème dominant mais une infinité de sujets, de prises de position... un livre rempli de lieux communs – en la matière, l'auteur a des antécédents ! – et débordant d'amitié, de tolérance et d'indulgence. Impossible de ne pas y trouver son plaisir.

On y lit notamment que les « femmes adorent l'imprévu mais [qu']elles se préparent à toutes les éventualités », que les « solitaires sont souvent maigres », que la routine « c'est notre bouclier contre l'ennui », que le « porc-épic aime les vieilles voitures », que « le rêve caché de l'hiver, c'est de passer l'été » et que lorsque « tout s'effondre, ce n'est pas le temps de s'effondrer ».

Outre une merveilleuse propension à donner du sens à tout ce qui fait l'objet de son attention, Serge Bouchard a le verbe vif et l'esprit alerte. De toutes ses pérégrinations, réelles et imaginaires, de tout et de rien il tire des textes : sur les vieux tracteurs de ferme, sur le désespoir, sur les sacs des femmes, sur l'amour, sur les tables de cuisine... et sur les cordes à linge ! À bien y penser, ce « tout et rien » dont il cause c'est, en somme, l'essentiel.

Plonger dans ***L'homme descend de l'ourse***, c'est comme aller à la rencontre de l'autre pour découvrir, au fil des idées qui alimentent la conversation, que l'on a bien souvent beaucoup plus de choses à dire qu'on ne le croit. Il suffit de se

La Plume d'Oie
ÉDITION
L'écriture et l'édition : complicité du domaine culturel
Du manuscrit au livre... tout un cheminement.
Mais quelle valorisation
de voir son « œuvre » devenir réalité.
Écrire un livre est exigeant,
c'est un travail solitaire parfois ;
le publier devient une étape de collaboration.
Vous écrivez ?
Faites-nous parvenir une copie de votre manuscrit pour évaluation littéraire
199, des Pionniers Ouest
Cap-Saint-Ignace (Québec) G0R 1H0
Téléphone et télécopieur : 418-246-3643
Adresse électronique : laplume@globetrotter.qc.ca

mettre à penser tout haut, comme le fait ici Serge Bouchard, pour que la ligne d'horizon s'étende bien au-delà des vieilles certitudes. Voici un livre que l'on savoure sans se presser, comme on sirote un bon vin avec des amis, après avoir choqué les verres. Par sa franchise, il rompt la quiétude, balaie les repères, met au jour de petites et de grandes vérités que l'on sait sans les dire, réveille le souvenir, un air que l'on se plaît à redécouvrir dans le phrasé d'un autre. Ce livre est une rencontre qui vient mettre un peu de couleurs dans l'ordinaire.

Sylvie Trottier

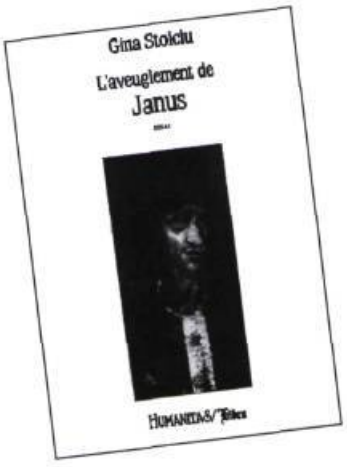
L'AVEUGLEMENT DE JANUS
Gina Stoiciu
Humanitas, Montréal, 1997, 276 p. ; 26,95 $

L'introduction à ***L'aveuglement de Janus*** annonce un discours à l'intention des spécialistes en sociologie de la communication. Il n'en est rien. Le néophyte trouvera chez l'auteure un guide qui expose avec clarté l'univers du communisme dans les pays de l'Europe de l'Est, les ambitions de Lénine, de Staline, de Khrouchtchev, de Brejnev, d'Andropov, de Tchernenko et de Gorbatchev, entre autres. En toile de fond, se dessinent l'horreur, les années de terreur et la souffrance des peuples soumis au pouvoir soviétique. La détresse et l'exaspération les conduisent à se rebeller, les conflits se propagent du Danube aux Carpates et provoquent la révolution roumaine de 1989. La communauté internationale assiste à l'exécution, transmise en direct par les médias, des dictateurs, Nicolae Ceausescu et sa femme. L'essai étudie les aspects anthropologique, psychologique, sociologique de la situation et la pathologie de la communication, pour aborder les difficultés des peuples soviétique et roumain à s'adapter à la démocratie. Avec nostalgie et un brin d'ironie, Gina Stoiciu évoque l'Histoire de son pays natal. Une mise en parallèle serait à établir avec son exil en terre québécoise. Le déchirement des Roumains, entre le passé et l'avenir, ainsi que celui de cette exilée roumaine, entre l'ici et l'ailleurs, sont incarnés par la figure mythique de Janus. Ce dieu romain aux deux visages opposés mais complémentaires est à la fois un démon du passage et un dieu des commencements, qui permet de porter un double regard sur les choses. Janus ritualise la rupture avec le passé, la transition et la reconstruction pour un avenir meilleur. La quête de l'identité, l'auteure l'illustre à travers des anecdotes, des blagues et des citations d'intellectuels ou de journalistes. Par ailleurs, les nombreuses métaphores qui jalonnent le discours de Gina Stoiciu – les six aveugles et l'éléphant, le fils imaginaire, le syndrome du chien fou, la collision entre deux constellations, le tribalisme et conserve métaphysique – suggèrent une approche symbolique et provoquent, par leurs titres, la curiosité du lecteur.

Christine Fouchault

LE BASCULEMENT DU MONDE
Michel Beaud
La Découverte, Paris, 1997, 293 p. ; 34,95 $

Le livre de Michel Beaud est un réquisitoire cinglant contre l'irresponsabilité et l'inconscience qui ont façonné le processus de mondialisation actuel dont la barbarie est le visage caché. « Le basculement du monde » dépasse l'ampleur d'une simple transformation et l'auteur décrit le passage



brusque d'un état à un autre, soulignant la gravité des enjeux, maintenant planétaires, de notre survie dans les décennies à venir. Ainsi, la terre, l'humanité, le capitalisme, plus que jamais interdépendants, sont maintenant en situation de conflits. Dans une brillante et rigoureuse rétrospective historique, l'auteur montre comment la pollution, l'irresponsabilité politique et le marché capitaliste se combinent dans un mouvement accéléré de leurs effets cumulatifs devenus maintenant incontrôlés. Le développement inconsidéré des ressources produit de l'anti-richesse et la démultiplication des besoins que cela entraîne débouche sur un emballement, une situation de dérapage qui nous dépasse totalement. L'incapacité de gouverner des États ne s'en trouve que plus évidente selon Michel Beaud. Sous le règne de l'argent et de la marchandise, supporté par les multinationales, le refus obstiné de payer le coût économique de la survie de l'humanité continue à persister. Dans cette perspective écologique, qui n'est pas pessimiste mais plutôt réaliste, le livre a le mérite de prendre les choses à bras-le-corps, de faire le point sur les fondements du problème et non pas sur ses seuls effets (la mondialisation, la « fin » du travail, etc.). Un livre à lire absolument.

Daniel Dompierre

L'USURPATION DE LA SOUVERAINETÉ AUTOCHTONE
LE CAS DES PEUPLES DE LA NOUVELLE-FRANCE ET DES COLONIES ANGLAISES DE L'AMÉRIQUE DU NORD
Michel Morin
Boréal, Montréal, 1997, 334 p. ; 29,95 $

Vaste sujet, sujet complexe, que trop souvent on délaisse faute de pouvoir l'aborder correctement. La souveraineté et les droits territoriaux des autochtones font l'objet de maints débats et quelquefois même ils font l'actualité quand un groupe d'autochtones prend des moyens juridiques, entre autres, pour les faire connaître. Trop souvent, les médias traitent ces sujets par-dessous la jambe, sans éclairage historique et, il faut le dire, souvent en complète ignorance des circonstances entourant chacun des événements. Il s'ensuit un dialogue de sourds où lieux communs et jugements sommaires tiennent lieu d'arguments. Nous avons besoin de plus d'éléments de compréhension, de réflexion et de débats mieux informés. Voici un essai qui contribuera sans aucun doute à combler ces besoins.

Michel Morin, professeur de droit à l'Université d'Ottawa, traite de l'évolution de la pensée juridique occidentale par rapport à la souveraineté autochtone, à partir de l'exemple des autochtones de la Nouvelle-France et d'Amérique du Nord en général. Il est frappant de constater comment, à l'époque des premiers contacts entre autochtones et Européens, ceux-ci reconnaissaient l'existence des

autochtones en tant que peuples et nations ainsi que leur juridiction sur les territoires abordés. Les Européens au début ne réclamaient que des droits de commerce, ce dont les autochtones s'accommodaient fort bien. Par la suite, les Européens sont devenus colons et se sont arrogé des droits à l'occupation de certains territoires, ce dont les autochtones se sont encore une fois accommodés tant que les terres étaient abondantes et le peuplement disséminé.

Cet état où coexistaient sur le même territoire des juridictions européennes et autochtones a été la réalité durant de très nombreuses années et ce n'est que pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle qu'un revirement complet s'est opéré avec l'oblitération de la juridiction des autochtones sur leurs terres et leur confinement dans des réserves. Ceux-ci n'ont jamais accepté cet état de fait et comme ils n'ont la plupart du temps jamais été vaincus militairement et qu'ils n'ont que très rarement signé de traités avec les gouvernants d'origine européenne, ils ont toujours affirmé que leurs droits ancestraux étaient toujours valides et que le droit à l'autodétermination devait être rétabli. Revendications pour le moins embarrassantes dans un Québec où le Parti québécois est au pouvoir.

L'auteur cite en conclusion les travaux de la Commission royale sur les peuples autochtones pour appuyer l'argument à l'effet qu'il serait possible et désirable d'envisager le rétablissement de juridictions partagées sur les territoires actuels du Québec et du Canada. Dans ce contexte renouvelé, les traditions de gouvernement autochtone pourraient être respectées tout en maintenant la juridiction des gouvernements élus à la majorité de tous les habitants du territoire. Cette position très nuancée vaut la peine d'être explorée.

Finalement, à la lecture de cet essai, on ne peut s'empêcher de penser qu'une grande partie des blocages à propos d'une évolution positive de la conjoncture actuelle vient plus de l'ignorance de la situation réelle des autochtones et des raisons historiques qui ont mené à cette situation que du manque de perspectives réalistes de règlement des différends.

Robert Beauregard

PETITS TRAITÉS, T. 1 et 2

Pascal Quignard, Gallimard, Paris, 1997, 606 et 670 p. ; 19,95 $ chacun

Pascal Quignard, surtout connu comme romancier et comme auteur du très beau livre ***Tous les matins du monde***, mène une double carrière. D'un côté, des romans populaires, accessibles et toujours très intelligents. De l'autre, une œuvre plus obscure, plus hermétique. Des essais, généralement courts, mais qui font la preuve que tout n'est pas dit dans l'univers de la culture. Des essais sur l'écriture, la lecture, la page, les mots, des œuvres rares, les auteurs anciens, la langue, les mots…

Réflexions sur la littérature, sur la magie du verbe, 50 petits essais écrits entre 1977 et 1980 ont d'abord paru séparément. Devenus difficiles à trouver, ils sont maintenant rassemblés en deux volumes dans la collection « Folio » chez Gallimard.

Il faut être amoureux de l'écriture pour aimer les ***Petits traités***. Mais y a-t-il seulement un lecteur ou une lectrice qui n'aime pas l'écriture ? On peut se poser la question. La littérature parfois se regarde comme objet. Il faut regarder partout quand on est amoureux de la lecture. Sous les lignes, sous les mots, dans les marges. Partout, vous dis-je.

« La solitude, si elle étrangle de souffrance le solitaire, est une pierre précieuse qu'aucun trésor n'est capable d'acheter. » Pascal Quignard nous invite à des rencontres insolites avec un mot, un siècle, une idée.

Marc Chabot

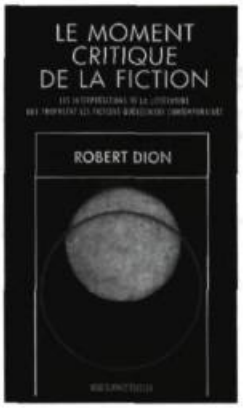
Éditions Nota bene

« ESSAIS CRITIQUES »
LA COLLECTION DES SCIENCES HUMAINES

LA FIN DE LA REPRÉSENTATION ET LES FORMES CONTEMPORAINES DE LA DÉMOCRATIE
Jean-François Thuot
211 pages
23 $

DON QUICHOTTE
ou l'enfance de l'art
Marc Chabot
376 pages - 23,95 $

CONTRE-VOIX
Essais de critique au féminin
Lori Saint-Martin
294 pages
24 $



LE MOMENT CRITIQUE DE LA FICTION
Robert Dion
209 pages
22 $

À PARAÎTRE DANS LA MÊME COLLECTION :

Du combat au partenariat. Interventions critiques sur le syndicalisme québécois
Jean-Marc Piotte

Peinture et modernité au Québec
Esther Trépanier

L'INTERVIEW AVEC DIEU
MANIFESTE POUR UN TROISIÈME MILLÉNAIRE
François Harvey
Triptyque, Montréal, 1997,
129 p. ; 17 $

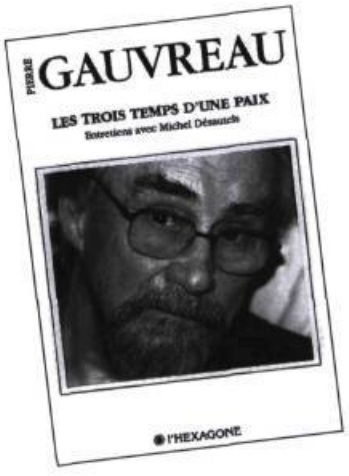
À l'heure où la toute-puissante industrie médiatique dessert à peu près chaque secteur de l'activité humaine, tous les grands de la scène internationale ont déjà accordé à un journaliste en vue un entretien intime. Toutes les personnalités, sauf celle dont l'approche de l'an 2000 ne fait qu'accroître notre désir, obsessionnel depuis l'aube des temps, d'entendre enfin la voix. Je parle ici de Dieu. L'entrevue exclusive dont l'homme rêve depuis Adam et Ève, c'est à François Harvey qu'Il l'a censément accordée.

Plus qu'une simple interview, sous la forme traditionnelle question-réponse, ce premier livre de François Harvey s'inscrit dans un cadre d'hybridation des genres : il est à la fois un essai, un récit onirique, une divagation poétique, et (peut-être aussi) un manifeste, sur la foi du sous-titre. ***L'interview avec Dieu***, livre qui émerge d'un contexte symptomatique où, de part et d'autre, théologiens et philosophes proposent d'incessantes relectures et réactualisations de la religion, fait figure de filtre, d'éponge, aux questions les plus fondamentales que se pose l'être humain depuis qu'il a développé sa faculté de penser. Le propos intègre les doutes millénaires (sur le sens de la vie ou de la souffrance, sur l'amour, la mort, la liberté…) et les leitmotive de notre siècle (la lutte des femmes, la communication, le marxisme, le conflit israélo-arabe…). Le personnage de Dieu en ressort profilé comme une antithèse vivante, un semeur d'énigmes, avec peut-être des airs de Maldoror ou de Dada adoucis, mais néanmoins acerbe, prompt, obscur et catégorique. Il détonne par les facettes inattendues qu'il nous fait découvrir : ayant l'Église et les prêtres (qu'il voit comme des espèces d'ogres suceurs d'enfants) en horreur, méprisant tout d'un bloc l'argent, le pouvoir, l'intelligence – cette partie de « l'intestin grêle » connexe au duodénum –, il fait l'éloge des troubles psychiques, exprime son exultation à propos de l'art ou de l'enfance, et décortique ses intentions et ses positions en claironnant une pensée résolument moderne, d'un ton qui peut rappeler Ferré par son emploi de métaphores puisant dans tous les registres (de l'informatique à l'alimentation) du langage. Il est un sacré rhéteur.

François Harvey nous en met naturellement plein la vue, mais son texte manque de resserrement dans l'enchaînement des questions : l'intervieweur, qui a la fâcheuse habitude de passer littéralement du coq à l'âne, finit par nous donner l'impression qu'il prête assez peu attention aux répliques de l'interviewé. De sorte qu'on se croirait par moments en présence d'un dialogue de sourds. Mais on comprend assez vite que la forme de l'entretien n'est qu'un prétexte : l'ouvrage est moins une recherche sur la personnalité de Dieu qu'un zoom sur les splendeurs et misères de notre siècle.

Patrick Bergeron

LES TROIS TEMPS D'UNE PAIX
ENTRETIENS AVEC MICHEL DÉSAUTELS
Pierre Gauvreau
(et Michel Désautels)
L'Hexagone, Montréal,
1997, 142 p. ; 19,95 $



On connaît surtout Pierre Gauvreau comme auteur de téléromans : ***Le temps d'une paix***, ***Cormoran***, ***Le volcan tranquille***. Le livre de réflexions et d'entretiens que publie l'Hexagone présente un Pierre Gauvreau peintre, soldat durant la Deuxième Guerre mondiale, animateur à la radio et à la télévision, réalisateur (entre autres de ***Pépinot***, ***Radisson***, ***D'Iberville***, ***Chez Denise***) et producteur en plus d'être l'auteur de téléromans à succès. D'abord proche des automatistes de 1948 (Pierre Gauvreau cosigne, de même que son frère, le poète Claude Gauvreau, le célèbre ***Refus global***, rédigé par Paul-Émile Borduas), partagera sa carrière entre la peinture et la télévision.

Les nostalgiques de l'émission ***Le temps d'une paix*** regretteront peut-être que, malgré son titre, ce livre traite bien peu de la création ou du contenu des téléromans, qu'il suive plutôt le cheminement passionnant d'un créateur. De son enfance, dont il retient l'amour des livres en un temps où l'Index existait – pris à lire ***Les fleurs du mal***, il sera exclu du collège –, Pierre Gauvreau garde le souvenir de l'église Saint-Jacques, qui deviendra plus tard le pavillon principal de l'Université du Québec à Montréal, un symbole de la Révolution tranquille. Paradoxalement, l'armée lui ouvre le monde, lui permettant de s'affranchir de l'étroitesse morale régnante. Après la période automatiste Pierre Gauvreau change d'orientation. La télévision, pour lui « […] l'invention du siècle », lui ouvre la voie d'une carrière réussie.

Si le contenu de ces entretiens est passionnant, le travail éditorial nous laisse sur notre faim : pas de bibliographie (Pierre Gauvreau mentionne beaucoup d'œuvres) et surtout pas de lexique des noms propres, alors que plusieurs personnes mentionnées ne sont familières qu'à des Québécois d'un certain âge. Par contre, on découvre avec bonheur des photos d'anciens téléromans auxquels Pierre Gauvreau a participé et, en annexe, une liste de ses expositions et de ses productions télévisuelles. Il est par ailleurs intéressant, en cours de lecture, de s'initier à l'histoire des intellectuels montréalais et de quelques-unes de nos institutions culturelles : l'Office national du film, la Société Radio-Canada, Télé-Québec.

Yves Laberge

LE PARI MÉLANCOLIQUE
Daniel Bensaïd
Fayard, Paris, 1997,
297 p. ; 34,95 $

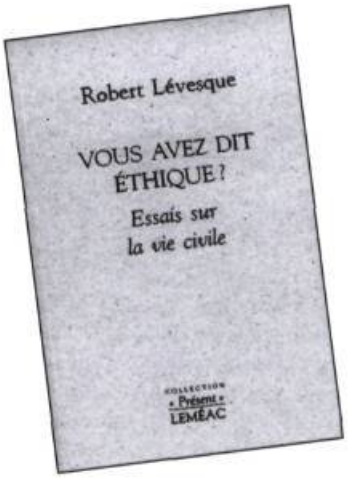
Cet essai présente une vision du monde qui se distingue radicalement des prétentions didactiques des ouvrages qui suscitent l'engouement que connaît actuellement la philosophie. Il s'écarte aussi de la simple fonction spéculative de la réflexion et combat directement l'apolitisme qui serait tenté d'y trouver refuge ou encore les « complaintes postmodernes en manque de finalité » qui pourraient s'y développer. Penser la philosophie aujourd'hui, c'est repenser la politique selon l'auteur. C'est surtout réaffirmer la « nécessité stratégique de la résistance et du projet

(social) », c'est enfin reconstruire une « instance de maîtrise collective » sur notre avenir. Voilà en quoi consiste ce « pari mélancolique » qui demeure ouvert sur des possibilités et non sur des certitudes toutes faites. Daniel Bensaïd tente de voir les choses en perspective, dans leur durée mais aussi dans leur discordance. Il nous offre la compréhension à la fois des décalages dans le temps et des dislocations dans l'espace entre d'une part les luttes, les aspirations pour le changement et d'autre part les échecs, le dévoiement et l'impasse tragique qui nous confrontent en cette fin de siècle. L'auteur fait donc le constat d'un profond désarroi qui s'exprime dans la crise du politique qui est en fait une crise des attentes. Face à l'emprise de l'économique sur nos sociétés, il oppose une nouvelle actualisation de la fonction du politique, de son rythme en terme de perspective de lutte et de son espace comme moment de réalisation. Pour cela, il tire les leçons des expériences et des erreurs du passé en réfléchissant sur le contenu et les modalités de tout projet démocratique pour nos sociétés.

Daniel Dompierre

VOUS AVEZ DIT ÉTHIQUE ?
ESSAI SUR LA VIE CIVILE

Robert Lévesque
Leméac, Montréal, 1997,
257 p. ; 23,95 $



Ce recueil de courts essais couvre un vaste éventail de sujets liés à la vie en société ici et aujourd'hui. On y traite du mensonge chez les politiciens, de l'hypocrisie en général, du clonage humain, de la délation, du traitement fait aux fumeurs et aux obèses (notamment par les compagnies d'assurances), de Constitution, de loteries, de l'économie. Un peu de tout donc, témoin le titre « De Ben Johnson à Jean-Paul Riopelle ».

Le procédé n'a rien de la prédication du haut de la chaire. L'auteur s'en tient à des faits, de la vie quotidienne et du Grand monde. Du début à la fin, une préoccupation domine, celle de ne pas faire la morale. L'auteur a son opinion mais il ne l'impose pas. Le seul moment où sa discrétion se relâche, c'est dans le domaine politique, particulièrement au chapitre de « l'abolition » du Parti rhinocéros par le Directeur général des élections du Canada.

En refermant ***Essai sur la vie civile***, on comprend mieux le sens de l'interrogation de départ : ***Vous avez dit éthique ?*** Mais il y a un malaise. L'auteur rejette une approche directive de l'éthique, lui qui renvoie en annexe les considérations théoriques sur l'éthique et la morale. Il rejette l'approche moraliste et n'est à l'aise pour défendre ses opinions que dans le domaine proprement politique. C'est comme si le champ de l'éthique était devenu pour lui le lieu de l'exil du politique. C'est comme si, ayant déserté ou ayant été défait dans le champ politique, il ne trouve plus refuge pour exprimer des réflexions que du côté de la morale. Il y a malaise. Mais sa démarche est-elle différente de celle d'intellectuels québécois de gauche qui, faute d'appui, se réfugient dans le champ de l'éthique ?

L'éthique serait-elle devenue si importante ces derniers temps, parce que la politique semble tourner à vide ?

Robert Beauregard

UNE HISTOIRE DU QUÉBEC

784 pages

Robert LAHAISE

Docteur en histoire de l'Université Laval et en littérature de l'Université de Montréal, Robert Lahaise — professeur honoraire de l'Université du Québec à Montréal — est l'auteur de nombreux essais sur la culture traditionnelle québécoise.

PAR SA LITTÉRATURE, 1914-1939

NOUVEAUTÉ

— Une histoire du Québec par sa littérature?
Parce que, avant la révolution dite tranquille, le Québec n'ayant guère eu le loisir de s'adonner à «l'art pour l'art», notre littérature prolongeait essentiellement l'histoire dans ses thèmes dominants.

— 1914-1939?
En 1914, face à «l'Europe en folie», nous nous recroquevillons sur un Québec idéologiquement rural, mais pratiquement en voie d'industrialisation. Ce déphasage ne tient plus avec la Deuxième Guerre mondiale.

— Deux tomes en un volume?
Un essai intégrant la littérature à l'histoire: *Dieu le ber.* Des documents illustrant cette osmose: *De la guerre à la «sainte Misère!»*

— Résultats?
Résurrection des années 1914 à 1939 telles que perçues par les chansonniers, poètes, romanciers et essayistes.

GUÉRIN Montréal Toronto
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923
Adresse Internet: http://www.guerin-editeur.qc.ca
Courrier électronique: francel@guerin-editeur.qc.ca

TRAITÉ DU TOUT-MONDE
POÉTIQUE IV
Édouard Glissant
Gallimard, Paris, 1997, 262 p. ; 29,95 $

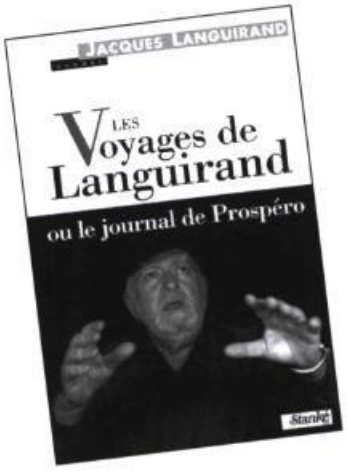
Au moment même où certains continuent coûte que coûte à défendre la métaphysique cartésienne et où d'autres soutiennent la possibilité d'en finir avec le relativisme en proposant la conciliation républicaine des sciences naturelles et humaines sous la coupe de la biologie, le monde persiste plus que jamais dans sa pluralité, son irréductibilité, sa diversité. Loin d'être clos, ce débat continue et son intérêt tient à ce qu'il définit des positions politiques et des modes d'appréhension de la vie. Après ***Soleil de la conscience***, ***L'intention poétique***, et ***Poétique de la relation***, le quatrième volume de la poétique d'Édouard Glissant, qui fait par ailleurs pendant au torrentiel ***Tout-Monde***, peut être lu comme l'une des réponses possibles aux thèses du sociobiologue E. O. Wilson. À l'unité des connaissances et de l'être qu'il défend, l'écrivain martiniquais oppose une pragmatique non utilitariste de l'identité. L'adoption d'une forme comme celle du traité sert son propos ; elle lui permet de faire entendre une fugue de fragments. C'est que la multiplicité des cultures et des économies symboliques fait aujourd'hui en sorte que l'œil dit apprendre la vitesse de la patience.

S'inscrivant dans la tradition du genre développé depuis Pierre Nicole et repris récemment par Pascal Quignard, l'ouvrage d'Édouard Glissant se lit comme on écoute Charlie Parker. Il s'agit de laisser venir à soi la voix de la variation et de l'improvisation infinie au travers de laquelle sourdent des invariants : la violence de notre temps, par exemple, le retour de la pensée présocratique, la bâtardise des héros épiques ou encore l'absolue nécessité de reconnaître enfin que la terre ne nous appartient pas. Langues et langages tanguent alors dans l'histoire entre les jardins et les sables, le secret et la rumeur du silence tournoyant. Entrevoyez le grand large ! , nous est-il demandé dès le dit initial qui propulse l'enthousiasme et l'espoir utopiques de changer l'humanité en chacun de nous.

Ceux qui avaient traversé ***Tout-Monde*** retrouveront au milieu de ces éclats le sourire et la gravité de Mathieu Béluse et de Marie Célat. L'enjeu est simple : lutter et formuler – contre l'illusoire mondialisation multinationale – un projet écopolitique et mieux, à partir de l'impossible, une géopoétique de la démesure. On dira que cet objectif demeure abstrait, sans horizon pratique, plongé dans la mangle. Mais la lecture des superbes pages consacrées à Michel Leiris, Jacques Berque, Léopold Sédar Senghor, Yves Bonnefoy, Nelson Mandela ou Maurice Roche saura dire que le droit à l'opacité réclamé par Édouard Glissant contre les mensonges de la transparence ouvre sur un imaginaire des étants propre à faire reculer l'oppression.

Michel Peterson

LES VOYAGES DE LANGUIRAND
OU LE JOURNAL DE PROSPÉRO
Jacques Languirand
Stanké, Montréal, 1998, 220 p. ; 19,95 $



Le 27 mai 1994, Jacques Languirand reçoit une offre qu'il ne peut refuser : partir six mois en tournée internationale avec le Théâtre Repère de Robert Lepage et endosser quatre rôles du répertoire shakespearien : le portier et Duncan dans ***Macbeth***, Ménénius dans ***Coriolan*** et Prospéro dans ***La tempête***. Le défi est de taille pour celui qui a rompu avec le théâtre depuis plus de vingt-cinq ans. Mais voilà qu'avec ce retour inattendu sur les planches, son passé le rattrape. Il renoue avec sa jeunesse, revoit de vieux amis, retrouve les lieux d'autrefois et s'aperçoit qu'il n'a jamais réglé ses comptes avec sa première vocation de comédien. Toujours philosophe, l'animateur bien connu de l'émission radiophonique ***Par quatre chemins*** comprend que Robert Lepage lui offre l'occasion inespérée de boucler la boucle, de donner une continuité à sa vie. De surcroît, les critiques positives fusent : oui, Jacques Languirand tire honorablement son épingle du jeu ; n'a-t-il pas séduit la presse londonienne et réussi même à émouvoir un acteur de *kabuki* jusqu'aux larmes.

On l'aura deviné : pour Jacques Languirand, l'aventure a ressemblé à la découverte d'une partie occultée de lui-même. Par ailleurs, son âge lui permet de s'identifier à Prospéro, personnage que Shakespeare avait choisi pour faire ses adieux à la scène et qui, à la fin de ***La tempête***, abandonne ses pouvoirs pour se consacrer à la sagesse. « Hautement *trippatif !* », s'esclafferait l'animateur dans un éclat de rire tonitruant. Et c'est l'impression que laisse son ***Journal de Prospéro***, un ouvrage intéressant, agréable à lire et plein d'humour intelligent.

Louise Villemaire

DE LA SCÈNE À L'ÉCRAN
NAISSANCE DE LA CULTURE DE MASSE AUX ÉTATS-UNIS
Jacques Portes
Belin, Paris, 1997, 351 p. ; 42,95 $

Pourquoi les films que l'on peut voir sur nos écrans proviennent-ils pour la plupart des États-Unis ? Comment expliquer que les enregistrements des groupes pop ou rock anglo-saxons et de nombreux orchestres symphoniques américains occupent une part importante du marché du disque ?

Contrairement à ce que son titre pourrait laisser entendre, l'essai de Jacques Portes ne traite pas de l'adaptation du théâtre au cinéma. L'historien français s'intéresse plutôt à une métamorphose qui a été déterminante dans l'évolution de la culture des États-Unis : le passage, à la fin du XIX^{e} siècle, d'un art populaire de divertissement (par exemple le vaudeville) à des industries culturelles qui touchent les masses et qui s'imposeront durant tout notre siècle : la production musicale (par exemple de jazz et de musique country) et surtout cinématographique. L'auteur étudie l'expansion du phénomène des industries culturelles et décrit les mécanismes qui ont permis à la culture des États-Unis de devenir planétaire en l'espace de quelques décennies.

Cette propagation ne tient pas tant à l'originalité en soi de cette culture ou uniquement au talent – indéniable, certes – de beaucoup de ses créateurs, mais aussi à l'envergure des réseaux de diffusion, de distri-

bution et d'influences politiques, qui se structurent efficacement et durablement dès l'avènement du cinéma et du phonographe, et qui permettent dès lors le succès publicitaire, populaire, critique et économique de cette nouvelle culture de masse.

Dans un style vivant et d'une grande clarté, ***De la scène à l'écran*** nous livre une étude de fond, rigoureuse et bien documentée, sur un phénomène complexe et fascinant. Si les ouvrages sur la culture ou sur l'histoire de la culture de masse abondent dans l'édition anglo-saxonne, ils sont peu nombreux dans notre langue. Le livre de Jacques Portes constitue donc un ouvrage essentiel pour tous ceux qui s'intéressent à la culture américaine.

Yves Laberge

VOYAGE AU BOUT DE LA SOLITUDE

Jon Krakauer
Trad. de l'américain par Christian Molinier
Presses de la Cité / Laurédit, Paris/Montréal, 1997, 248 p. ; 19,90 $

Ce livre, d'un journaliste américain, est présenté comme « Document ». Il nous parle de Chris McCandless, 24 ans, dont le corps a été retrouvé dans un autobus abandonné, en Alaska. Chris ne partage pas le rêve américain ; il se débarrasse de tout superflu et, sitôt terminées des études universitaires, il remet à une œuvre caritative les 24 000 $ qui lui restent d'un héritage. Il part à l'aventure sur les routes de l'Ouest des U.S.A. et du Canada, laissant sa famille sans nouvelles. Son projet d'aller passer un été perdu dans la nature de l'Alaska, il le réalise en avril 1992. Après avoir traversé la rivière Teklanika, il s'installe dans un vieil autobus, se nourrissant de plantes et de petit gibier. Quand il décide, au mois d'août, de repartir vers la civilisation, il ne peut refranchir la rivière qui charrie des tourbillons de neige fondue, des pierres et du sable ; il fait demi-tour. À la fin de ce même mois, on découvre par hasard son corps en décomposition. Qu'est-il arrivé ?

Jon Krakauer signale l'*événement* dans un article de la revue ***Outside*** et des indices nombreux, vrais et faux, lui sont communiqués par des lecteurs. Certains traitent Chris de fou, d'autres croient le comprendre. L'auteur, qui ne l'a jamais rencontré, mais qui partage le même amour de la nature, le plaisir de l'escalade, le goût de l'aventure, prend contact avec tous ceux qui peuvent lui parler de lui : ses parents, sa sœur, des amis de collège et d'université, ceux qui ont emmené le jeune auto-stoppeur pour un bout de route ou l'ont fait travailler pour qu'il puisse défrayer ses voyages.

Chris était sympathique, intelligent, il ne voulait pas mourir. Il était heureux, semble-t-il, d'avoir relevé le défi, d'avoir traversé l'été isolé de tout espace habité, utilisant les ressources de l'endroit, lisant et relisant les quelques livres emportés avec cinq kilos de riz. Dans son « Journal », il n'a laissé que de courtes notes sur son emploi du temps. Il était en paix avec lui-même. Pourquoi est-il mort ? L'hypothèse la plus plausible, soulevée à la fin du document, serait celle de l'empoisonnement par des graines de pommes de terre sauvages : il était déjà dans un état avancé de déséquilibre alimentaire et ignorait que leur consommation en grande quantité pouvait être fatale. Avec l'auteur, le lecteur s'interroge sur ce destin singulier.

Monique Grégoire

LA PHILOSOPHIE ET LES ENFANTS

Marie-France Daniel
Logiques, Montréal, 1998, 380 p. ; 34,95 $

Marie-France Daniel est professeure à l'Université de Montréal et chercheure au Centre interdisciplinaire de recherche sur l'apprentissage et le développement en éducation (CIRADE). L'ouvrage théorique qu'elle publie chez Logiques illustre les difficultés d'implantation d'un programme d'enseignement de la philosophie en milieu scolaire et décrit à cet égard les approches pédagogiques de John Dewey et de Matthew Lipman. Pour appuyer son discours, Marie-France Daniel retourne 2 500 ans en arrière aux sources mêmes de la philosophie. Elle parle de Socrate qui enseigna à philosopher avec pour objectif la recherche de la vérité morale ; d'Aristote, père de la logique, qui considérait l'état d'émerveillement comme un prélude indispensable à la philosophie ; de Platon qui s'opposa à une philosophie accessible à tous et privilégia le raisonnement scientifique. La théorie platonicienne des Idées fut renforcée par l'avènement de la scolastique au Moyen Âge. De nos jours, le monde de la philosophie appartient encore à une élite intellectuelle. Matthew Lipman s'inspire des Anciens et de John Dewey qui fut le précurseur d'une théorie de la connaissance appliquée à la pédagogie ; il révolutionne sur le plan pédagogique et méthodologique le monde des piagétiens orthodoxes. ***La philosophie et les enfants*** met en lumière la pertinence du programme lipmanien le comparant à l'enseignement traditionnel qui favorise l'accumulation du savoir. L'apprentissage du dialogue philosophique permet aux jeunes enfants de développer un raisonnement logique et leur sens critique, d'acquérir ainsi des assises solides pour se connaître et s'intégrer à la vie en société. Matthew Lipman a préfacé lui-même et supervisé l'analyse de Marie-France Daniel, dont les qualités de pédagogue et l'érudition se conjuguent dans un texte dense permettant d'entreprendre une réflexion maïeutique sur l'éducation à la philosophie chez les enfants.

Christine Fouchault